

# Carl Rogers et la pensée constructiviste complexe.

Georges Lerbet

## 1 - Introduction.

En cette fin de siècle, le débat qui met en présence le paradigme général positiviste et celui propre aux constructivismes semble très exacerbé au point que des travaux récents, comme ceux de Jean-Louis Le Moigne<sup>1</sup>, ont suscité des réactions<sup>2</sup> qui paraissent relever davantage du modèle épistémologique de Kuhn<sup>3</sup> pour traduire les changements dans la pensée scientifique, que de celui, déductiviste, de Popper<sup>4</sup>. Tout semble, en effet, se passer comme si les tenants de la science "normale", d'essence encore positiviste, savaient surtout se défendre à coups d'arguments d'autorité vis-à-vis de ce qui est susceptible de faire évoluer l'approche des objets perçus comme complexes ; c'est-à-dire quand on se préoccupe de leurs interactions avec le chercheur et quand on reconnaît le rôle constructeur que ce dernier opère vis-à-vis de la réalité exprimée "objectivement".

Dans ce contexte épistémologique, ce n'est pas chercher à tirer la couverture à soi que de se poser la question d'une nouvelle lecture de la modélisation rogérianne de la personne. Un tel travail peut permettre de faire émerger, aujourd'hui, la sous-jacence d'un constructivisme dont on peut penser qu'il n'a pas été suffisamment dégagé de cette modélisation dans les années "soixante". En effet, ne fut-il pas rempoché à Rogers une historicité du sujet ou bien un angélisme dans les relations interpersonnelles, en "oubliant" l'ouverture dont cette oeuvre est porteuse dans la construction de la personne<sup>5</sup> ?

Pour fonder cette relecture, nous allons nous appuyer principalement sur l'un des textes majeurs de Rogers intitulé *Théorie et Recherche*<sup>6</sup>, il rend compte de façon synthétique de la pensée de cet auteur<sup>7</sup>. Toutefois, avant d'accomplir ce travail herméneutique, il nous paraît nécessaire de fournir la clé épistémologique grâce à laquelle nous avons pu travailler. Cette clé s'appuie sur la seconde cybernétique et elle s'applique aux sciences bio-cognitives contemporaines.

## II - Une méthodologie et une modélisation complexes.

Dans des travaux antérieurs, nous avons été amené à distinguer deux domaines dans les sciences bio cognitives et, plus généralement, dans d'autres sciences humaines<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> Le Moigne, Jean-Louis, 1994, *Le constructivisme*, tome 1 : des fondements, 1995, tome 2 : des épistémologies, Paris, ESF et 1995, *Les épistémologies constructivistes*, Paris, PUF.

<sup>2</sup> Rapport commun A.S.-CADAS, n°6, mai 1996 : "L'appareil d'information sur la science et la technique"

<sup>3</sup> *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1973, et le "poids" accordé aux cultures et aux coteries de la communauté scientifique, pour faire un obstacle idéologique aux changements en science.

<sup>4</sup> par exemple, *La quête inachevée*, Paris, Payot, 1981.

<sup>5</sup> Je fais particulièrement allusion, ici, aux critiques de Snyders.

<sup>6</sup> *Psychothérapie et relations humaines*, tome 1, Paris, Nauwelaerts, 1962.

<sup>7</sup> Il s'agit de ce qu'il a publié dans un ouvrage écrit avec Marian Kinget, mais dont chacun des auteurs a signé, séparément sa contribution.

<sup>8</sup> par exemple, *Biocognition formation et alternance*, Paris, L'Harmattan, 1995 et *Pédagogie et systémique*, Paris, PUF, 1997 (à paraître).

Le premier domaine met l'accent sur la cohérence scientifique de l'objet envisagé comme structurant des processus hétéro-référentiels. Ce domaine traite de ce qui s'appréhende par le jeu des entrées et des sorties d'un système (S) plongé dans un environnement (E), sachant que (S) et (E) entretiennent des relations de dépendance (mise en fonction<sup>9</sup> de l'un des termes par rapport à l'autre). Ces relations peuvent donc prendre la forme  $S=f(g)$  (contrôle externalisé) ou  $E=f(s)$ , (contrôle internalisé) et elles sont en interactions<sup>10</sup>. Ces interactions permettent surtout de s'intéresser au cadre structurel de l'esprit et d'enrichir, analogiquement avec la linguistique, l'aspect syntaxique de l'objet. Voilà une sorte de scientificité qui est particulièrement nette dans la voie positiviste à vocation explicative où la connaissance des causes des faits correspond à l'ambition ultime du chercheur. Mais les sciences à vocation quasi exclusive de cohérence concernent aussi le constructivisme qui prend en compte les interactions (sujetchercheur)/(sujet-objet-de-recherche). Telle se présente en particulier l'oeuvre de Piaget<sup>11</sup> qui ne retient, dans sa modélisation de la cognition, que les processus hétéroréférentiels intéressant le sujet épistémique, véritable sujet syntaxé qui est censé être descriptible au point de fournir une forte transparence aux yeux du chercheur, si ce dernier parvient à le réduire suffisamment<sup>12</sup>.

En revanche, malgré les travaux de phénoménologues comme Merleau-Ponty<sup>13</sup>, la science est moins habituée à considérer l'autre domaine où il y a prise en compte des théories qui ont trait, fondamentalement, au fonctionnement autoréférentiel du système et à son modèle général apparenté à  $S=f(s)$ . Quand on sait que le "prolongement" de cette dépendance du système par rapport à lui-même, aboutit à mettre l'accent sur sa cohésion et à l'approfondissement d'un "point fixe aveugle"<sup>14</sup>, aux "yeux" du système lui-même et, a fortiori, à ceux d'autrui, on reconnaît aisément que ces théories renvoient à une scientificité à objectivité faible et à un voile du réel.

Est-ce à dire alors que, hormis les cas pathologiques, ces deux domaines sont voués à s'ignorer, voire à se jeter des anathèmes ou à vouloir se détruire mutuellement par le jeu d'on-ne-sait quelle pulsion impérialiste propre à chacun? Au contraire, nous pensons qu'une telle vision fondée sur leur exclusion réciproque serait très insuffisante. La raison principale de cette insuffisance tient à ce que ces deux domaines scientifiques correspondent à l'idée que nous avons affaire, intuitivement, à une même entité (S), objet de notre curiosité. Aussi, bien que cette entité soit posée comme devant être approchée séparément dans l'un ou dans l'autre

---

9 Les relations de dépendance sont évidemment très variées et leur symbolisation par f n'a qu'une valeur générique.

10 Par exemple, en suivant la conception piagétienne de l'adaptation, nous pouvons décrire l'équilibre adaptatif d'un système (S) dans son environnement (E), comme celui d'interactions entre  $E=f(s)$  (assimilation) et  $S=F(g)$  (accommodation).

11 C'est probablement cette affinité constructiviste qui faisait écrire à Rogers (cité par de Peretti) que "son travail a été semblable en propos à celui de Piaget par exemple, plus qu'à celui de la plupart des psychologues américains".

12 Sur la critique de ce modèle en ce qui concerne la psychologie expérimentale, cf. Carl Rogers, "Two divergent trends", in *Existential psychology*, New York, Random, 1961, 85-93

13 On pourra s'intéresser particulièrement aux "notes de travail" de Merleau-Ponty qui terminent *Le visible et l'invisible* (Paris, Gallimard, 1964), Par exemple, il est clair que, en critiquant Piaget (p. 266), quand il prétend que "le perceptif au sens du monde non-projectif (...) est toujours donné avec le sentir, avec le phénoménal, avec la transcendance silencieuse", il peut poser que "la prégnance des formes géométriques (euclidiennes) est intrinsèquement fondée en ce qu'elles permettent mieux que d'autres une ontogénèse". Dans cette perspective, nous pouvons considérer, avec Gilbert Durand (*L'imagination symbolique*, Paris, PUF, 1964, p. 11 et sqq), que la forme géométrique devient symbole par "reconduction du sensible, du figuré au signifié, mais en plus par la nature même du signifié inaccessible (entendons autoréférencé), épiphanie, c'est-à-dire apparition, par et dans le signifiant de l'indicible". Cela ferait que l'interaction cognitive phénoménologique entre le chercheur et son sujet-objet porterait sur les échanges propres aux épiphanies signifié/signifiant symbolique.

14 En remplaçant indéfiniment S par sa valeur, on peut écrire  $S=f(s(as) \dots)$  ; ce qui "creuse" ce point fixe dans de la vacuité (potentiel du système), tout en orientant le référentiel sémantique propre au système lui-même.

domaine, nous conservons néanmoins l'idée que les regards différents portés sur elle, ne suppriment pas son invariance en tant qu'objet ; si bien que concevoir que les deux domaines semblent procéder de deux regards différents et mutuellement exclusifs portés sur un même objet, laisse entrevoir que tout ceci répond au principe de complémentarité selon lequel l'un et l'autre sont nécessaires pour traiter l'objet que nous avons construit en interaction avec lui. Ainsi, pas plus que les deux cybernétiques ne se détruisent mais, au contraire, se complètent, l'approfondissement de (S) selon les démarches et les modèles propres à chaque domaine autorise à envisager que le chercheur développe séparément des interactions avec l'objet que l'un et l'autre domaine suscitent, sans pouvoir cependant construire autre chose que des conjectures hypothétiques sur les interactions entre ces deux domaines.

Dans ces conditions, même si la théorisation des deux domaines symétriques demeure séparée, il devient possible et légitime d'envisager une pragmatique productrice du système (S) lui-même ; ce qui fait qu'il génère la personne dans son milieu propre. Cette pragmatique propre aux interactions des domaines hétéro/autoréférentiels est une construction qui renvoie ainsi à l'idée de complexité émergente autonome. Elle tient donc conjointement : d'une part, au "poids" des contraintes dont les conditions actuelles environnementales - et leur causalisme exogène-, sont porteuses (domaine de l'hétéroréférenciation), et, de l'autre, aux processus de finalisation propres à (S) - et à son causalisme endogènes<sup>15</sup> - (domaine de l'autoréférenciation)

Enfin, si ces interactions entre les deux domaines ont mérité une attention particulière parce qu'elles sont au coeur même de la question du statut de l'objet scientifique bio-cognitif, elles posent la question d'autres interactions entre elles et celles qui leur correspondent chez l'autre-chercheur. En effet, que peut dire des premières, le chercheur quand l'objectivité s'est affaiblie et que le voile sur le réel s'est accentué ? Comme nous l'écrivions plus haut, il apparaît que, probablement, au mieux, ce chercheur peut faire des conjectures sur ce "dedans" de l'autre-sujet pris comme objet d'étude. Mais il nous semble qu'en aucun cas il puisse prétendre en produire une description objective positive complète. En faisant ainsi de ces interactions des conjectures, enrichies par une relation métapragmatique<sup>16</sup> avec l'autre, il est recevable de considérer que c'est le système-personne<sup>17</sup> qui se structure selon ce jeu d'interactions intrapersonnelles, génératrices de co-émergences paradoxales<sup>18</sup> propres au milieu personnel. Et nous pouvons conjecturer aussi qu'invisibles du dehors, ces co-émergences n'en existeraient pas moins à travers un soi/non-soi, virtuel et actuel dans sa dynamique antagoniste complexe<sup>19</sup>.

---

<sup>15</sup> A ce domaine, s'accroche donc une préoccupation scientifique à caractère plutôt sémantique. Dans cette perspective, il s'agit de saisir, autant que faire se peut, l'approfondissement des virtualités du sujet. Dès lors, il est clair qu'il est pris en considération, ici, une vision auto-consistante de ce sujet. En effet, si nous reconnaissons à un système que son caractère consistant signifie qu'il n'est pas porteur de contradictions, nous reconnaissons conjointement qu'un système auto-consistant est cohésif mais que cette cohésion se paie au prix d'inépuisables contradictions internes liées à l'ouverture des "axiomatiques" qui servent à décrire leur niveaux d'appréhension-organisation et que marque le point aveugle qui est ainsi repéré et considéré comme inhérent au système.

<sup>16</sup> Nous sommes enclin à penser que la construction des interactions constructives de la personne chez le chercheur, comme chez l'objet-sujet, procèdent de démarches pragmatiques bio-cognitives, productrices de savoir plus ou moins lucide. C'est en confrontant ces démarches de se construit la métapragmatique dont il est ici question.

<sup>17</sup> par exemple, notre ouvrage *Système, personne et pédagogie*, Paris, ESF, 1993.

<sup>18</sup> Ceci est assez significatif chez Varela quand il écrit ("Le bonheur comme savoir-faire", Où est le bonheur?, Paris, Le Monde-éditions, La découverte, 306-326, 1994, p. 322) : "Je pense que la nouveauté radicale de notre compréhension nouvellement acquise et encore fragmentaire des propriétés émergentes dans les processus de réseaux distribués tient précisément à ce qu'elle nous procure des métaphores puissantes d'un soi dénué de soi un tout cohérent qui ne se trouve nulle part et peut néanmoins être l'occasion d'un couplage".

<sup>19</sup> Nous avons conjecturé que cette dynamique peut être considérée comme analogue au groupement INRC piagétien. Cf., particulièrement, notre ouvrage *L'école du dedans*, Paris, Hachette, 1992.

## **111 - Nouveaux regards sur la modélisation rogérienne.**

### **1 - Un accord méthodologique fondamental.**

De la lecture du texte de Rogers que nous évoquions au début de cet exposé, nous retenons que l'un des premiers éléments de son "axiomatique" intellectuelle concerne sa "foi"<sup>20</sup> inébranlable dans la primauté de l'ordre subjectif, (puisque) l'homme vit essentiellement dans un monde subjectif et personnel"<sup>21</sup> (p, 157).

Un autre élément porte sur la construction des théories rogériennes qui semblent, en partie au moins, s'apparenter à un produit conjectural telle que nous l'esquissions plus haut. En effet, ces théories constituent un système dont la structure générale repose sur les interactions des expériences de Rogers avec l'objet qu'il a construit progressivement et particulièrement dans le domaine psycho-thérapeutique (p. 158-159).

Mais c'est surtout dans la modélisation de la personne que nous trouvons, chez cet auteur, une étonnante modernité. Cela implique toutefois que soit posé, au préalable, la question du "soi".

Soi ou moi? Il est banal de souligner que les traductions du concept de "self" posent problème dans notre langue. Dans l'examen de l'oeuvre de Rogers, cette traduction prend un tour primordial. Self peut, en effet, être entendu, en anglais, comme un complexe du sujet qui se pose en se bouclant. Si self est "soi", il est donc aussi "moi"<sup>22</sup>, dans la mesure où le sujet

---

<sup>20</sup> Notons qu'il s'agit de foi et non pas de croyance. Autrement dit, Rogers se fie à cela et il est prêt à changer de point de vue pour peu qu'il soit convaincu de son erreur. En revanche, s'il croyait en la subjectivité, il ne ferait qu'être crédule et borné vis-à-vis de sa proposition.

<sup>21</sup> Quand Rogers, pour qui la conscience est une "symbolisation de l'expérience", prétend que "par suite de l'interaction entre l'organisme et le milieu cette conscience d'exister s'accroît et s'organise graduellement pour former la notion du moi qui en tant qu'objet de la perception, fait partie du champ de l'expérience totale" (p. 209), nous sommes proche du processus de décentration tel que nous concevons, à ceci près que nous n'entendons qu'une expérience puisse être totale (cf infra). De même, quand il écrit (p. 210) que "les satisfactions (ou les frustrations) qui accompagnent les expériences relatives au moi, peuvent être éprouvées indépendamment de toute manifestation de considération positive par autrui", Rogers décrit à peu près ce que nous entendons par intériorisation.

<sup>22</sup> Le concept de moi chez Rogers, représente tout des noyaux principaux de sa théorie constructiviste. C'est "une structure qui se développe à mesure que l'organisme se différencie". Il ne saurait donc être question de réduire ce moi à une instance sans histoire, donc, à proprement parler, à une gestalt. En revanche, il est possible de trouver des niveaux d'organisation de structuration d'expériences disponibles à la conscience" (p. 174). D'où l'idée qu'il convient de repérer des processus qui font fonctionner et construisent ce "moi".

Il s'agit aussi bien de "représentation, symbolisation, conscience", qui sont trois "termes" "interchangeables", "synonymes" (p. 166), que de « perception », sorte de "pronostic émergeant de la conscience" en réponse à un stimulus; ce qui dialectise la relation à l'objet. Il s'agit aussi de "subception", "discrimination (d'excitants) sans représentation consciente" (p. 168-169).

De tout cela, nous retenons que Rogers admet fondamentalement l'idée de niveaux de structuration et de conscience du moi (ce que nous avons développé ailleurs dans le concept de degrés de lucidité), et il le fait dans une perspective suffisamment complexe pour être intégrative et non pas sommative : "le moi n'est pas simplement la somme de ces éléments (apprentissage, conditionnements). Essentiellement c'est une "Gestalt" dont la signification vécue est susceptible de changer sensiblement, voire de se renverser à la suite de changements d'un quelconque de ces éléments. En fait, le caractère structural du moi peut se comparer aux figures ambiguës... Quelque chose de ce genre peut se produire dans l'image que le client se fait de lui-même".

"s'auto-construit"<sup>23</sup>. Si bien qu'il importe de supposer que, quand Rogers théorise la personne, il théorise aussi, conjointement, les rapports entre un self et ce qu'il n'est pas (non-self).

Après ces précautions, le discours théorique rogerien prend une nouvelle tonalité. Il ne porte pas sur les seules interactions qui pourraient demeurer dans le champ des hétéro-références subjectives et intersubjectives. C'est ce dont témoigne la profondeur de la proposition ayant trait au "cadre de référence externe" (p. 188), selon laquelle : "Percevoir à partir d'un cadre de référence purement subjectif sans se préoccuper du cadre de référence de l'objet observé, c'est-à-dire, sans adopter une attitude empathique, c'est percevoir cet objet à partir d'un cadre de référence externe" ; ce qui signifie que l'externalisation de l'autre oublie, de façon majeure, sa dimension autoréférentielle. Voilà qui implique donc, aussi, la sous-jacence des autoréférences se construisant dans et par un "cadre de référence interne" (p. 187) lequel "se réfère à l'ensemble des expériences" et "représente le monde subjectif qui serait censé être "capable de connaître ce monde pleinement".

Mais, si ces cadres de références "hétéro-" et "auto-" interagissent chez chacun d'entre nous, comme nous l'avons laissé entendre plus haut, est-ce à dire que, par une relation empathique, les interactions subjectives peuvent, elles aussi, susciter une transparence de l'un des sujets aux yeux de l'autre?

C'est en récusant fondamentalement cette transparence de l'autre-objet vis-à-vis de soi que Rogers nous intéresse grandement.

Qu'il puisse y avoir rencontre entre eux, Rogers n'en doute pas et il inscrit cette possibilité dans le processus d'empathie. Seulement, il s'empresse d'ajouter au fait que "nul autre n'est capable de ... pénétrer (chez autrui) sauf par voie d'inférence empathique" (p. 187), en raison de ce que cette empathie produit "une ... connaissance" qui ne (peut) jamais être complète". Dès lors, "percevoir de manière empathique, c'est percevoir le monde subjectif d'autrui "comme si" on était cette personne sans toutefois jamais perdre de vue qu'il s'agit d'une situation comme si" (p. 187-188).

Dans cette posture méthodologique, il nous paraît que nous retrouvons de façon très pertinente le statut constructiviste de l'objet des sciences bio-cognitives en général et psychologiques en particulier. Conformément à ce que nous écrivions plus haut, cet objet est appréhendable selon une métapragmatique relationnelle qui nous interdit de le pénétrer totalement, mais qui nous autorise à le conjecturer pragmatiquement dans les échanges entre notre propre couple [self/non-self] et le sien. Plus fondamentalement, cela constitue un paradoxe tragique selon lequel la rencontre avec autrui, à la fois, construit du sens (connaissance de soi et de l'autre comme non-soi) et en pose la limite, au point que la relation trouve sa puissance de par sa limitation même<sup>24</sup> ; sachant que le sujet s'exprime<sup>25</sup> pragmatiquement à partir de l'expérience de son moi, laquelle "constitue la matière dont se forme la structure expérientielle appelée idée ou image du moi" (p. 169).

En définitive, même s'il concède parfois à l'objectivisme instrumental, l'idée de personnalité et s'il est à la recherche, lui aussi, d'instruments classiques de mesure, Rogers semble intuitivement l'idée de complémentarité et il oriente ses travaux dans la voie de l'intérêt porté au sujet, à sa personne, et à l'appréhension de son monde propre par un homme-chercheur, sujet lui aussi, hors de tout esprit positiviste : "L'homme vit essentiellement dans un monde subjectif personnel, écrira-t-il. Ses activités, même les plus objectives - ses efforts scientifiques,

---

23 comme auto-organisation est self-organisation

24 Voilà qui rend bien dérisoires les critiques faites à Rogers dans les années soixante et selon lesquelles il aurait fonctionné avec un modèle solipsiste de l'homme parce qu'il ne répondait aux croyances dans l'utopie totalisante de l'appréhension du vivant.

25 De façon consciente partielle et "non nécessairement verbale" (p. 166).

quantitatifs mathématiques, etc. - représentent l'expression de buts subjectifs et de choix subjectifs". Ainsi Rogers se situe-t-il résolument dans le champ de la psychologie existentielle, plutôt que dans celui de la psychologie expérimentale qui simplifie la subjectivité humaine et animale.

Plus généralement, sa pensée repose sur l'idée d'une réalisation de soi conçu, avant tout, comme un devenir. Cet accent mis sur la finalisation au point que cette issue englobe "motivation", "expression" et "connaissance", ne néglige cependant pas la mémoire : mémoire vécue, "expérience", "qui recouvre tant les événements dont l'individu est conscient<sup>26</sup> que les phénomènes dont il est inconscient". D'où Rogers tire l'idée que cet "experiencing" englobe (...) à la fois l'expérience affective et la signification cognitive de cette expérience dans son contexte vécu".

Donc, pas d'objet sans sujet et pas de troubles du sujet sans troubles des interactions interpersonnelles qui sont des repères constituant une des caractéristiques méthodologiques et épistémologiques majeures de son oeuvre.

## **2 - Compléments théoriques et ouvertures critiques.**

### **A - Concepts majeurs.**

Si la méthodologie rogérianne révèle une bonne lucidité intuitive des impossibilités d'une approche consistante d'autrui en psychologie, et du caractère autonome de la personne, peut-on prétendre que Rogers aille très loin dans l'explicitation de ce qu'il a intuité? Certes, il a su critiquer l'approche expérimentale et en montrer les limites, mais il ne nous semble pas qu'il ait suffisamment approfondi ce qui supporte l'autre aspect du dyptique de la personne l'auto-référence et l'incomplétude bio-cognitive fondamentale qui accompagne celle-ci.

Cependant, ce sont ces convictions et ces attitudes qui supportent l'esquisse de l'auto-consistance personnelle en psychologie. Reposant sur des recherches en psychothérapie et en éducation, elles peuvent se résumer comme il suit : la personne se construit selon un processus actualisateur constructif de soi (le "growth").

Rogers concentra même ses idées en une proposition encore plus radicale et plus opératoire : "L'homme est directionnel". De façon générale, chez lui, donc, le macro processus du "growth" constitue bien le concept central de la théorie. Bio-psychologiquement, le « growth » est censé fonctionner au mieux quand il est régulé de l'intérieur et quand il conserve cependant un espace de développement pour que se poursuive l'accomplissement d'une "vie pleine". En revanche, quand cette régulation est mise hors circuit, quand il y a une régulation extérieure strictement imposée par autrui ou par la société, il y a perte d'autonomie et d'authenticité congruente.

Hormis le "growth", l'autre concept majeur du modèle rogérian est celui de "tendance actualisante" auto-évaluatrice<sup>27</sup>. C'est "le postulat fondamental de notre théorie", écrit Rogers

---

<sup>26</sup> Entendons ce qu'il "symbolise consciemment" (p. 165).

<sup>27</sup> Pour Rogers, "Le processus d'évaluation n'est pas soumis à des conditions externes", d'où l'idée en forme de corollaire, que "le sujet éprouve un sentiment de considération positive inconditionnelle à l'égard de lui-même", sentiment qui convoque l'auto-régulation de soi grâce à la tendance actualisante qui sert de critère" (p 209) et traduit en propre, l'autonomie personnelle. En revanche, lorsque l'évaluation personnelle est dépendante de l'extérieur, il n'a "malajustement" (mal fonctionnement), d'où un risque de blocage sur défenses rigidifiantes

(p 163) qui définit la tendance actualisante comme le fait que "tout organisme est animé d'une tendance inhérente à développer ses potentialités (...) de manière à favoriser sa conservation et son enrichissement", donc d'assurer un "développement dans le sens de l'autonomie et de l'unité (.) C'est-à-dire dans le sens opposé de celui de l'hétéronomie" (p. 162).

Il est alors très cohérent avec cette perspective théorique générale, que Rogers conçoive de façon intime, l'expérience la "réalité" du sujet et qu'il conçoive la réalité personnelle comme le "milieu" qui "n'existe que pour lui : dans un monde de sa propre création", Un milieu qui n'est pas, en cela, confondu avec l'environnement, mais qui doit être entendu comme co-émergeant avec le self, pour structurer, avec celui-ci, la personne complexe. Car, comme l'estime Rogers, la personne a un monde propre qui se construit concomitamment à son développement, au point que le sens naît ("auto-référence") de cette construction.

Rogers exprime tout cela fort clairement quand il écrit que "dans son interaction avec la réalité (avec son milieu", l'individu se comporte comme un tout organisé, c'est-à-dire une "gestalt" ou "structure". Quand il s'agit de définir les processus de régulation propres au sujet, Rogers les assimile à un "processus continuuel d'évaluation". "Autonome"<sup>28</sup>, cette "évaluation pouvant s'appeler "organismique" en ce que c'est la "tendance actualisante" qui lui sen de critère.

#### **h - Limites théoriques de la tendance actualisante et du fonctionnement optimal.**

Pour comprendre la puissance de ce que l'approche rogéienne esquisse, il nous faut aussi. en poser les limites perçues dans l'oeuvre et, en même temps, dégager les convergences avec l'approche contemporaine d'une dimension cognitive "immunologique" de la personne.

Rappelons que c'est en étudiant la dialectique du sujet avec son environnement, via les productions - en partie floues - de son milieu, que Rogers travaille les dysfonctionnements. C'est, rappelons-le, déjà, chez lui, une démarche de la pensée complexe qui fait une place aux ambiguïtés et aux ambivalences, dans la mesure où l'intérêt se porte sur la quête d'une relation "empathique", qui n'est pas fusionnelle puisqu'elle repose sur un "comme si", pour tendre vers la "perception du cadre de références d'autrui avec les harmoniques subjectives et les valeurs subjectives qui s'y rattachent".

En revanche, les notions de tendance actualisante et de fonctionnement optimal de la personne laissent des ombres théoriques importantes. Dans ce même esprit, nous ne saurions dire que Rogers aille jusqu'à assumer le caractère nécessairement imparfait de l'autonomie quand elle est appréhendée du dedans et, a fortiori, du dehors<sup>29</sup>, demeure, en effet, chez lui, l'idée d'un

---

(intensionality), par opposition à l'ouverture (extensionality).

28 Pour ce qui est de l'autonomie, l'intuition qu'a eu Rogers de celle de la personne dans sa structuration du self est si grande qu'elle coïncide avec ce que Varela (1989, o;c.) a pu en écrire concernant sa manifestation caractérisée par l'oscillation liée à la part d'autoréférence, et au calcul auto-référentiel, sans que cependant cette auto-référenciation soit spécifiée chez l'auteur américain. C'est ainsi que Rogers écrit (p. 176) : que ce caractère structurai "peut se comparer aux figures ambiguës que l'on trouve dans les manuels de psychologie de la forme et qui présentent, par exemple, un tracé qui se perçoit tantôt comme le contour d'un vase et tantôt (...) comme deux figures humaines de profil".

29 Cette réserve envers une possible théorisation scientifique de l'autonomie mérite cependant d'être nuancée Elle traduit plutôt un doute qu'une affirmation, puisqu'il y a, dans l'oeuvre de Rogers, des indications de sa conviction que l'épistémologie des sciences humaines doit prendre en compte l'indécidabilité et l'incertitude, le comportement présentant un "caractère ordonné mais non prévisible.

absolu, d'un "optimum" qui serait à atteindre. A atteindre en projet par le sujet mais en omettant qu'il s'illusionne par refus du tragique général. D'où la vision, dans l'homme, d'une "nature positive" (non ambivalente ?).

Ainsi, comme nous venons de le voir plus haut, si, globalement, Rogers évoque bien, avec le concept de tendance actualisante, une potentialité organismique, il semble que le point déterminant des limites de ses théories par rapport à ce que nous pouvons modéliser aujourd'hui relativement à un fonctionnement bio-cognitif de la personne, concerne son quasi silence sur ce que peut être le potentiel. En effet, l'idée de fonctionnement optimal qui s'opère "quand la structure du moi est telle qu'elle permet l'intégration symbolique de la totalité de l'expérience" (p. 180), ne laisse pas de place explicite à ce que structure l'autoréférence, à savoir l'inhérence de l'incomplétude<sup>30</sup>. Or, cette dernière, impliquée par le point fixe aveugle qui rend possible l'expérience du manque, du vacuitaire potentiel, fait défaut. Alors que sa conception est nécessaire à la construction d'un soi différencié d'un non-soi dans le domaine personnel évaluateur, au point que le cadre de référence puisse tirer profit de l'extérieur sans qu'il soit nécessairement vide<sup>31</sup>.

#### **IV- Conclusion sommaire.**

En définitive, la relecture de la théorisation générale rogérienne que nous venons d'esquisser, aboutit à la reconnaissance de la situation de celle-ci dans le paradigme constructiviste et complexe. Il est indéniable, en effet, que Rogers a conçu que le sujet construisait génétiquement sa réalité qui ne n'est donc pas, pour lui, un déjà-là qu'il se contenterait de découvrir. D'où l'idée forte que la construction du monde est, avant tout, une construction du monde du sujet que ce dernier met à l'épreuve de son expérience en fonction de ce qu'il est potentiellement. Dit plus brièvement, l'individu cherche à faire coïncider le monde qu'il construit avec ce qu'il est d'une part, et dans son rapport aux données de l'environnement de l'autre. D'où, aussi, chez Rogers, la sophistication théorique de cet espace-temps autonome et fondamentalement inaccessible de l'extérieur, qui structure l'expérience d'un monde construit rapporté à l'organisme. Et c'est ici que se joue la dialectique soi/milieu méthodologiquement conjecturable mais inapprochable autrement que par approximation empathique, c'est-à-dire comme si on la saisissait plus ou moins en s'en approchant.

D'un point de vue plus épistémologique, en accord avec la pensée moderne héritée et travaillée à partir de la seconde cybernétique, il est clair que Rogers a su poser les limites d'une conception strictement hétéro référentielle du sujet ainsi que de son appréhension. En revanche, sa conception d'un développement optimal n'a pas favorisé la spécification des processus autoréférentiels qui s'accompagnent, par nature, d'une ouverture sur l'incomblable incomplétude propre au vivant cohésif tel qu'on le rencontre, par exemple, dans les travaux de Varela. Si bien qu'en posant, de fait, la possibilité d'un potentiel organismique qui pourrait être sans limites, Rogers s'est privé d'une différenciation profonde entre de l'autoréférence et l'autonomie. Même s'il a pressenti que celle-ci se construit dans l'univers intime avec ce qui résulte des interactions propres à l'hétéroréférenciation.

---

<sup>30</sup> Nous trouvons des traces de cette incomplétude quand il s'agit de l'angoisse ce "malaise ou tension sans cause connue" (p. 176). Tout se passerait donc comme si tout inconnu serait contraire à la vie pleine symboliquement complète.

<sup>31</sup> Entendons par là néantisé comme semble être compris ce cadre quand il ne doit rien au sujet et s'applique à un "organisme vide" (p. 188).

Georges Lerbet  
Université François-Rabelais,  
Tours (France)  
décembre 1996